

LES GENRES DE L'ARGUMENTATION

« Le pouvoir en question »

QUESTIONS (6 pts)

1 – Quels sont les points communs entre les textes de La Fontaine et Montesquieu ?

2 – Selon Voltaire et Tocqueville, quels sont les différents ingrédients qui donnent naissance au despotisme ?

ECRITURE (14 pts)

I – Commentaire

Vous ferez le commentaire composé du texte de VOLTAIRE, « La fondation des Quinze-Vingts », d'abord en analysant l'art du conteur, puis en explicitant les critiques et les propositions du philosophe.

II – Dissertation

L'art d'argumenter peut-il, selon vous, se dispenser de développer explicitement les idées ? Vous approfondirez votre réflexion en vous appuyant sur ces textes mais aussi sur vos lectures personnelles.

III – Invention

A la manière de TOCQUEVILLE (« Je veux imaginer... »), rédigez un texte qui prévoit comment, d'ici 2020, notre démocratie risque fort de se décomposer : vous imaginerez l'évolution de la situation politique, mais vous chercherez aussi à l'expliquer.

Jean de LA FONTAINE, Fables (1693)

« Les grenouilles qui demandent un roi »

5 Les grenouilles se lassant
De l'état Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin¹ les soumit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique :
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent² marécageuse,
Gent fort sott^e et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
10 Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau ;
Or c'était un Soliveau³,
15 De qui la gravité fit peur à la première
Qui de le voir s'aventurant

Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant,
20 Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le souffre, et se tient toujours coi⁴.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
25 Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir,
Et Grenouilles de se plaindre ;
30 Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû⁵ premièrement
Garder votre Gouvernement ;
35 Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire⁶
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

1- Jupin : surnom burlesque de Jupiter. 2 – gent : terme péjoratif pour « race », « espèce ». 3 – soliveau : pièce de bois posée sur les poutres de la charpente. 4 – coi : muet. 5 – vous avez dû : vous auriez dû. 6 – il vous devait suffire : il aurait dû vous suffire.

MONTESQUIEU, Les Lettres persanes (1721)

Lettre XIV

Les Lettres Persanes mettent en scènes deux persans, Usbeck et Rica qui, voyageant à travers l'Europe entre 1711 et 1720, correspondent avec leurs amis restés en Perse. Ces lettres fictives invitent donc à porter un regard neuf et critique sur les habitudes françaises. L'histoire des Troglodytes (lettres 11 à 14) constitue un récit à part au sein de l'œuvre. Après une période d'anarchie, le peuple troglodyte renaît et fonde une société dans laquelle les hommes ne connaissent qu'une seule autorité : celle de la vertu morale.

5 Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi. Ils convinrent qu'il fallait déférer la couronne à celui qui était le plus juste, et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'était retiré dans sa maison, le coeur serré de tristesse.

10 Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : « À Dieu ne plaise, dit-il, que le fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ! Vous me déférez¹ la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne. Mais comptez que le mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres et de les voir aujourd'hui assujettis². » À ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes.

« Malheureux jour, disait-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? » Puis il s'écria d'une voix sévère : « Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous : sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur ; vous aimez mieux être soumis à un prince et obéir à ses lois, moins rigides que vos moeurs. Vous savez que, pour lors, vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses et languir dans une lâche volupté ; et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. » Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. « Et que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi et par le seul penchant de la nature ? Ô Troglodytes ! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines ; je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux. Pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la Vertu ? »

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi 2, 1711

VOLTAIRE, Petite digression (1766) « La fondation des Quinze-Vingts »

Cette « petite histoire » (imaginaire) constitue le texte intégral d'un conte philosophique, qui ne comporte pas de leçon explicite. Elle est située dans un lieu réel, l'hospice parisien des Quinze-Vingts, qui accueillait une communauté de trois cents aveugles (d'où son nom) ; les aveugles en sortaient pour aller demander l'aumône.

Dans les commencements de la fondation des Quinze-Vingts, on sait qu'ils étaient tous égaux, et que leurs petites affaires se décidaient à la pluralité des voix. Ils distinguaient parfaitement au toucher la monnaie de cuivre de celle d'argent ; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie¹ pour du vin de Bourgogne. Leur odorat était plus fin que celui de leurs voisins qui avaient deux yeux. Ils raisonnèrent parfaitement sur les quatre sens, c'est-à-dire qu'ils en connurent tout ce qu'il est permis d'en savoir ; et ils vécurent paisibles et fortunés autant que des Quinze-Vingts peuvent l'être. Malheureusement un de leurs professeurs prétendit avoir des notions claires sur le sens de la vue ; il se fit écouter, il intrigua, il forma des enthousiastes : enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il se mit à juger souverainement² des couleurs, et tout fut perdu.

Ce premier dictateur des Quinze-Vingts se forma d'abord un petit conseil, avec lequel il se rendit le maître de toutes les aumônes. Par ce moyen personne n'osa lui résister. Il décida que tous les habits des Quinze-Vingts étaient blancs : les aveugles le crurent ; ils ne parlaient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un seul de cette couleur. Tout le monde se moqua d'eux, ils allèrent se plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs, d'esprits forts³, de rebelles, qui se laissaient séduire par les opinions erronées de ceux qui avaient des yeux, et qui osaient douter de l'infaillibilité⁴ de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur, pour les apaiser, rendit un arrêt par lequel tous leurs habits

étaient rouges. Il n'y avait pas un habit rouge aux Quinze-Vingts. On se moqua d'eux plus que jamais. Nouvelles plaintes de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles aussi : on se battit longtemps, et la concorde ne fut rétablie que lorsqu'il fut permis à tous les Quinze-Vingts de suspendre leur jugement sur la couleur de leurs habits.

Un sourd, en lisant cette petite histoire, avoua que les aveugles avaient eu tort de juger les couleurs ; mais il resta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux sourds de juger de la musique.

1. *vin de Brie* : c'était un mauvais vin. 2. *souverainement* : sans contestation possible, comme quel'un qui détient l'autorité suprême. 3. *esprits forts* : personnes incroyables en matière de religion. 4. *l'infaillibilité* : l'impossibilité de se tromper dans ses jugements.

Alexis de Tocqueville, De la démocratie en Amérique (1840) Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre

Dans cet essai visionnaire, encore éclairant pour notre époque, Tocqueville, observant l'Amérique fraîchement indépendante et républicaine, analyse les atouts et les risques de la démocratie.

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme¹ pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-la s'élève un pouvoir immense et tutélaire², qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu³, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement⁴ dans l'enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l'unique agent⁵ et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages : que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre⁶ ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait.

1 – pouvoir oppressif, dictature, tyrannie. – 2. Protecteur. 3 – total, autoritaire. 4 – fatalement, pour toujours. 5 – l'unique cause, l'unique origine. 6 – faculté de choisir, liberté.